garantit l'inéluctabilité, Dieu même en règle avec rigueur le sens et l'intensité (Apoc., 9 : 3, 5, 15, 16 ; Mal., 3 : 2-3 ; Jean, 15 : 2). Sur le symbolisme de ces « plaies » à l'égyptienne[1], nous n'avons pas à nous étendre ici. Mais « elles ont à leur tête un stratège, qui est l'Ange de l'Abîme ; il s'appelle en hébreu : Abaddon, en grec : Apollyon ». Ces « anges mauvais », qui « propagent fureur, rage et détresse » (Psaume 77 : 49), leur chef est le souverain du Puits — de ces « ténèbres » qui constituent leur « demeure propre » jusqu'au Jugement Dernier (Jude, 6) : ils y trouvent ce que Tertullien qualifie de *praelibatio sententiae* — et cet Abîme, ils ne le quittent, comme leur archonte, qu'avec la permission du Ciel. Job, 26 : 6 et Prov. 15:11 associent, comme fera plus tard l'Apocalypse, la Mort, le Schéôl (état intermédiaire en attendant le Jugement cosmique) et la Destruction = Abaddon, qui signifie l'acte destructeur, le fait même de l'attentat. Mais saint Jean sait, comme l'Apôtre, qu'en réalité le Mal n'a d'existence concrète, objective et positive que grâce au Malin, en lui et par lui. Abaddon, *la* Destruc-*tion*, rectifie aussitôt l'Apocalypse, c'est (en grec) Appolyon, *le* Destruc-*teur*.

Un dernier mot : nous n'avons pas cru devoir nous appesantir sur le rapport présupposé par quasiment toute l'Apocalypse entre les fléaux naturels et le monde diabolique. Soit bons, soit pervertis, les Anges jouent un rôle dans tous les phénomènes naturels, d'après les Écritures. Où les modernes voient le jeu des « forces » — entités qu'il nous serait bien agréable de voir un jour face à face, comme la Dame Nature des Encyclopédistes ! — la spéculation rabbinique voyait des Anges. Suivant la plus antique Tradition chrétienne, chaque créature matérielle a son « double » spirituel. D'après Clément d'Alexandrie, Origène, le pseudo-Denys, il n'existe insecte ou brin d'herbe qui n'ait son Ange. Les phénomènes physiques manifestent sur le plan sensible l'action de ces entités spirituelles. Tel Ange « a pouvoir sur le feu » ; d'autres régissent vents et tempêtes (Apoc., 14 : 18 ; 7 : 1). Déjà, pour le Psalmiste, Dieu « fait des Anges des aquilons ; de ses messagers, des jets de flamme »... « Enfourchant un Chérubin, Yahweh vole ; Il arrive, chevauchant, porté sur les ailes du vent » (Psaume 103 : 4 ; 17 : 10). Dans Jean, 5 : 4, agissant sur une fontaine, un Ange lui communique une vertu curative. Un autre fait trembler la terre à l'aube de la Résurrection. Les maladies, et surtout les épidémies, dépendent, suivant des affirmations répétées de l'Écriture, du monde angélique. Tel « messager » frappe Hérode ; d'autres anéantissent l'armée de Sennachérib. Lorsque Jésus calme la tempête, il « tance le vent et dit à la mer : Chut ! Assez ! Du calme !... Et le vent s'apaisa, un grand calme se fit » (Marc, 4 : 39). Non seulement Il « commande » aux éléments déchaînés (Matt., 8 : 26), mais Il les « gourmande » et les « chapitre », les « admoneste » et leur « fait la leçon » (Marc, 4 : 39 ; Luc, 8 : 24). Il leur parle donc comme à des êtres vivants (cf. Psaume 105 : 9 ; Isaïe, 51 : 15 ; Nahum, 1 : 4). Et les Synoptiques usent du même verbe pour désigner l'injonction du Seigneur aux démons de la fièvre, à ceux qui tourmentaient les possédés, à ceux enfin qui soulevaient la mer et déchaînaient la tempête (ἐπετίμησε : Marc, 4 : 39 ; 9 : 25 ; Luc, 4 : 39 ; 8 : 24).

1. Apoc., 11 : 8 nous avertit expressément qu'il faut entendre « Sodome » — comme les deux femmes et les deux montagnes de Gal., 4 : 22-31 — « allégoriquement ». Dans tous les Apocryphes néotestamentaires des premiers siècles, l'Égypte apparaît toujours comme le symbole de la « terre de servitude », c'est-à-dire du monde maudit en Éden à cause de la Faute première et, depuis lors, prison de son maître déchu. L'*egredere* de Gen., 12 : 1 inaugure la perpétuelle « sortie d'Égypte ».